LES
BOURGEOISES
DE QUALITÉ,
OU
LA FÊTE DE VILLAGE,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par D'ANCOURT.

NOUVELLE ÉDITION.

Prix vingt-quatre sous.



A TOULOUSE,
Au Magasin général des Pièces de Théâtre,
Chez J. B. BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Permission.



ACTEURS.

M. NAQUART, Procureur de la Cour.

M. BLANDINEAU, Procureur au Châtelet.

LE COMTE.

L'OLIVE, Valet du Comte.

LE MAGISTER.

LE TABELLION.

Madame BLANDINEAU.

LA GREFFIERE.

L'ÉLUE.

Madame CARMIN.

ANGÉLIQUE, Amoureuſe du Comte.

LISETTE.

UN LAQUAIS.

Pluſieurs Payſans & Payſannes chantans & danſans.

La Scene eſt dans un village de Brie.



LA FÊTE DE VILLAGE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

CELA ne reçoit pas la moindre difficulté, Monſieur le Tabellion; & dès que toute la famille en eſt d'accord avec moi, cette petite ſupercherie n'eſt qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Hé bien, ſoit; vous le voulez comme ça? je le veux itou : vous êtes Procureur de Paris, & je ne ſis que Tabellion de village; comme votre charge vaut mieux que la mienne, je ſerois un impertinent de vouloir que ma conſcience fût meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conſcience là-dedans, & entre perſonnes du métier.....

LE TABELLION.

Ça eſt vrai, vous avez raiſon, il ne peut pas s'agir d'une choſe qu'on n'a pas; mais tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je ſois bien payé, & que vous accommodiais vous-même toute cette manigance-là, je ne dirai mot, & je vous lairai faire: il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'évènement & des suites.

LE TABELLION.

Hé bien, tope, velà qui est fait. Je m'en vas vous attendre, aussi bien velà M. Blandineau, qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

SCENE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre Tabellion? Ce n'est pas moi qui vous interrompt peut-être?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, &.....

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez, & je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez, ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, Monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable, & plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible. Ma femme n'est pas à beaucoup près si extravagante que sa sœur, & toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit & ses manières, n'ont jusqu'à présent servi de rien; je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfans, votre femme aime le faste, la dépense: c'est là, je crois, sa plus grande folie. Laissez-la faire: au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui, mais il y auroit un ridicule à un simple Procureur du Châtelet comme moi.....

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira : quand on gagne du bien, il en faut jouir. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, Monſieur Naquart.....

M. NAQUART.

Autrefois, Monſieur Blandineau, on ſe gouvernoit comme autrefois. Vivons à préſent comme dans le temps préſent ; & puiſque c'eſt le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre ſelon ſon bien ? Ne voudriez-vous point ſupprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on ſe mouchoit ſur la manche ?

M. BLANDINEAU.

Pourquoi non ? je ſuis ennemi des ſuperfluités, je me contente du néceſſaire, & je ne ſache rien au monde de ſi beau que la ſimplicité du temps paſſé.

M. NAQUART.

Oui, mais ſi comme au temps paſſé on vous donnoit trois ſols pariſis ou deux carolus pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre piſtoles, cette ſimplicité-là vous plairoit-elle, Monſieur Blandineau ?

M. BLANDINEAU.

Oh, pour cela non, je vous l'avoue. Ce ne ſont pas nos droits que je veux ſimples, ce ſont nos dépenſes.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, Monſieur Blandineau, à la ſotte vanité près. Les manières de votre femme ſont très-bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne ſont que dans votre imagination ; plus vous prétendez les corriger, plus ils augmenteront ; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez moi, il vaut mieux pour vous & pour elle que vous vous accommodiez à ſes fantaiſies, que de prétendre la ſoumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'eſt là votre ſentiment, mais ce n'eſt pas le mien. Que je ſerai ravi de vous voir le mari de ma belle-ſœur la Greffière ! nous verrons ſi vous raiſonnerez ainſi de ſang froid.

M. NAQUART.

C'eſt un plaiſir que vous aurez ; & puiſque vous approuvez la choſe, j'emploîrai, pour la faire réuſſir, des moyens dont je ne me ſervirois pas ſans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'eſt-ce que c'eſt, què ces moyens ?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, propoſez-lui l'affaire ; ſelon la réponſe qu'elle vous fera, nous règlerons les meſures que nous aurons à prendre enſemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponſe.

SCENE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LISETTE.

LA GREFFIERE.

JE ne ſaurois me tranquilliſer là-deſſus, ma pauvre Liſette, cette journée-ci ſera malheureuſe pour moi, je t'aſſure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, & je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma ſœur; j'allois monter chez vous.

LA GREFFIERE.

Chez moi, mon frère! & à quel deſſein? Je n'aime point les viſites de famille, comme vous ſavez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma ſœur.

LA GREFFIERE.

De me marier, mon frère, de me marier! Cela eſt aſſez amuſant, vraiment; mais qu'eſt-ce que c'eſt que le mari? c'eſt ce qu'il faut ſavoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche, M. Naquart, Procureur de la Cour.

LA GREFFIERE.

Un vieux garçon à moi? un Procureur, Liſette? M. Naquart? je ſerois Madame Naquart, moi? Le joli nom que Madame Naquart! C'eſt un plaiſant viſage que M. Naquart de ſonger à moi.

LISETTE.

Hé fi, Madame, il faut faire châtier cet inſolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc? Hé, qui êtes-vous, s'il vous plaît? fille d'un Huiſſier, qui étoit le père de ma femme, ma belle-ſœur à moi, qui ne ſuis que Procureur au Châtelet, veuve d'un Greffier à la peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve, admirable, Madame la Greffière!

LA GREFFIERE.

Greffière, Monſieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu, mon mari eſt mort, la charge eſt vendue, je n'ai plus de titre, plus de qualité; je ſuis une pierre d'attente, & deſtinée ſans vanité à des diſtinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout-à fait folle, si vous n'y prenez garde. Ecoutez, Madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche & fort honnête homme; si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIERE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai Comtesse, & vous Procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment Comtesse! Allez, vous êtes folle.

LA GREFFIERE.

Je débute par-là, c'est assez pour un commencement; mais cela augmentera dans la suite, & de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en réponds, & le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIERE.

Holà ho, laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, Cocher. Montez, Madame. Après vous, Madame. Hé non, Madame, c'est mon carrosse. Donnez-moi la main, Chevalier, mettez-vous là, Comtin, touche, Cocher. La jolie chose qu'un équipage! la jolie chose qu'un équipage!

SCENE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

VOILA un équipage qui la mènera aux petites Maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette; je vais me hâter d'une manière ou d'une autre, de la faire au plutôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur; Madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément, & vous devez lui en savoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre: elle a tous les talens qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par tous les diables, & s'en sert souvent : c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous, la voilà; Monsieur, ne la chagrinez point.

SCENE V.

Madame BLANDINEAU, M. BLANDINEAU, LISETTE.

Madame BLANDINEAU.

A Quoi vous amusez-vous donc, Mademoiselle Lisette ? Il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vîte, mes coîffes & mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, Madame ? celle à réseau ou celle à frange ?

Madame BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, Mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne sauroit porter. Ah ! vous voilà, Monsieur Blandineau, je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, Madame ? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

Madame BLANDINEAU.

Cela est vrai, Monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autre, en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme.....

Madame BLANDINEAU.

Hé fi donc, Monsieur Blandineau, que de façons ! au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.....

M. BLANDINEAU.

Vous remercier !

Madame BLANDINEAU.

Oui vraiment, c'est un bien mal acquis qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Hé pourquoi jouer, Madame Blandineau ?

Madame BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, Monsieur, pourquoi jouer ? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, & à la campagne sur-tout ? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise avec votre ennuyeuse famille : il

il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, de jeunes gens polis ; il se forme une agréable société de plaisir & de bonne chère ; c'est le jeu qui est l'ame de toutes ces parties : & je ne jouerai pas ! Non, Monsieur, ne comptez point là-dessus, & donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai ; mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien, Madame, voilà encore dix louis d'or ; mais si vous les perdez.....

Madame BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai : ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village ; nous sommes les plus considérables. On soupe ici ce soir ; je crois que vous en êtes bien & dûment averti ?....

M. BLANDINEAU.

Quoi ! votre dessein ridicule continue ? & malgré tout ce que je vous en ai dit.....

Madame BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, Monsieur, vos remontrances, qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités...

Madame BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses.....

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, Madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

Madame BLANDINEAU.

Comment donc, Monsieur ? suis-je une libertine, une coquette ?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, Madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien ?

Madame BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame crasse, Monsieur Blandineau ! que vous avez l'ame crasse, & que vous savez peu vous faire valoir ! J'aime à paroître, moi ; c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable.....

Madame BLANDINEAU.

Vous voyez, Monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien, nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, & une espèce d'Opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah, quel abandonnement ! quel déſordre ! Mais quand vous feriez la femme d'un Traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

Madame BLANDINEAU.

C'eſt ma ſœur qui fait cette dépenſe-là ; ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuſe !

SCENE VI.

M. & Madame BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

VOILA votre écharpe, Madame.

Madame BLANDINEAU.

Adieu, mon ami : appelez Caſcaret, qu'il vienne porter ma queue.

M. BLANDINEAU.

Votre queue, Madame Blandineau ! Vous, vous faire porter la queue !

Madame BLANDINEAU.

Oui, Monſieur Blandineau, moi-même ; puiſque j'ai eu la complaiſance de prendre une queue toute unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme....

Madame BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de diſpute. Quantité de bougies dans la ſalle, & ſurtout que le couvert ſoit propre, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame.

Madame BLANDINEAU.

Jaſmin & Caſcaret rinceront les verres, le filleul & le couſin de Monſieur verſeront à boire, & le Maître-Clerc mettra ſur table.

M. BLANDINEAU.

Mon Maître-Clerc ? Il n'en fera rien.

Madame BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'eſt pas ſi impoli que vous, il n'oſeroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, Madame Blandineau, ſongez.....

Madame BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, ſi la compagnie ne vous plaît

pas : nous n'avons que faire de vous, on vous difpenfe d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh parbleu, j'y ferai, je vous en réponds, & vous verrez...

SCENE VII.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

VOILA une maîtreffe femme, Monfieur, & qui met votre maifon fur un bon pied. Faire une efpèce de Maître-d'hôtel d'un Maître-Clerc ? cela eft délicatement imaginé au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette fotife-là, j'en sûr.

LISETTE.

Il la fera, Monfieur; Madame & lui font fort bons amis : il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lifette ?

LISETTE.

Non, Monfieur, je la trouve de fort bon efprit, au contraire : elle prend fes commodités & fes plaifirs, & vous avez la peine & les chagrins de tout. Qui eft le plus fou de vous deux ?

M. BLANDINEAU.

Oh, c'eft moi, fans contredit; mais j'ai opinion que c'eft fa fœur qui la gâte, & je voudrois bien être débarraffé de cette folle-là, fans être obligé de quereller avec ma femme : c'eft pour cela que je la voudrois marier à M. Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle foit mariée ? Tenez, Monfieur, je la foupçonne de quelque deffein dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laiffez-moi fonder un peu fes fentimens, j'aurai foin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Hé bien, fais, Lifette; mais dépêche-toi. Je vais trouver M. Naquart, & nous attendrons enfemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, Monfieur, vous ne tarderez pas à en avoir, laiffez-moi faire. Ce M. Blandineau, il eft à plaindre. Mais voici une petite perfonne qui l'eft encore plus que lui, quoique fon malheur foit d'une autre nature.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QUoi ! te voilà seule, Lisette, & tu ne viens pas me trouver ! que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, & de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible !

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille ; c'est à qui m'aura ; Madame Blandineau, pour pester contre son mari ; le mari, pour se plaindre de sa femme ; Madame la Greffière, pour m'entretenir de son ajustement & de ses charmes ; & vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGELIQUE.

Que mes tantes sont folles, Lisette, & que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parens qu'elles seules, avec autant de foiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide !

LISETTE.

Oh pour moi, je ne comprends pas comment depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles : il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGELIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre ; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume ; il y demeura beaucoup moins, il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé : il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, & l'absence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGELIQUE.

Que je les hais, Lisette !

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la vérité ; mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGELIQUE.

Oui, cela est vrai, ma tante la Greffière, n'est-ce pas ? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, & c'en est assez pour faire déserter un joli homme ; outre que Madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande Dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle

a pu, pour l'éloigner à force de brusqueries; c'est ce qui l'a rebuté sur ma parole.

ANGELIQUE.

Quelle injustice ! & que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit! Plus on me défendoit de le voir & de lui parler, plus sa présence & sa conversation me causoient de joie & de ravissement, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGELIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh, si fait, si fait: vous êtes fille, & le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions, à nous autres.

ANGELIQUE.

Ah, ma chère Lisette! voici l'Olive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse !

LISETTE.

Le ciel en soit loué; j'en suis ravie.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Je suis bienheureux, Mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne.....

ANGELIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

L'OLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner ? Qui t'amène donc ici ? Que fait ton maître ?

L'OLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, Mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge !

ANGELIQUE.

Que veux-tu donc dire ?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela ?

L'OLIVE.

Non, mais il va venir, lui, pour le justifier.

ANGELIQUE.

Il va venir ici! Quoi faire?

L'OLIVE.

Une très-haute sottise, épouser votre tante.

ANGELIQUE.

Epouser ma tante, Lisette!

LISETTE.

Epouser votre tante! cela ne se peut pas.

L'OLIVE.

Si fait vraiment; ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, Madame la Greffière; & j'ai ici une lettre pour elle, que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGELIQUE.

Une lettre pour elle! Je la verrai, donne.

L'OLIVE.

Non, Mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déjà eu cent coups de pied dans le ventre, pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'apperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MA tante est-elle devenue folle de vouloir épouser M. le Comte?

LISETTE.

Non, c'est M. le Comte qui est devenu fou de vouloir épouser votre tante.

ANGELIQUE.

Cela ne sera point, Lisette, c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flatter: cela tournera tout autrement que tu te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGELIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chère Lisette; je vais attendre M. le Comte à l'entrée du village, je veux lui parler la première, je saurai ses sentimens par lui-même, & je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve, une fois.

ANGELIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non, prenez quelque petite fille du village, & me laissez parler à votre tante. J'en tirerai quelque confidence, qui ne vous sera pas inutile.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

QUE cela soit bien tourné, Monsieur le Magister, que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine, partant que les garçons ne manquiont pas de vin & les filles de tartes, & que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les Ménétriers & pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci par-là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIERE.

Voilà six louis d'or, Monsieur le Magister; ce sont dix francs plus que les vingt écus.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux; je vous baillerons queuque petit par-dessus pour ça; & comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra.....votre épitra....

LA GREFFIERE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Hé, morgué, nenni, c'est tout le contraire, votre épitralame, je pense, je ne sais pas bian comme ça s'appelle: mais ce seront des vars à votre louange toujours.

LA GREFFIERE.

Ne manquez pas surtout d'y bien marquer les agrémens de la fin du siècle; il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnoissance soit publique.

LE MAGISTER.

Oh tatigué, laissez-moi faire ; j'en fis du moins aussi content que vous. J'ai perdu ma femme, & puis j'avons cette année bon vin, bonne récolte, je sommes tretous si aises ! Allez, je chanterons à plein gosier, & je remuerons le jarret de la belle magnière.

LA GREFFIERE.

Oui, mais c'est pour ce soir, Monsieur le Magister, & ces vers à ma louange.....

LE MAGISTER.

Oh que ça sera biantôt bâti ! Il n'est pas malaisié de vous louer : vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIERE.

Je suis jeune aussi, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça ? hé bien, volontiers, tout coup vaille ; mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIERE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison. Je daterons la chanson, & cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, Madame, je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIERE.

Adieu, Monsieur le Magister, votre très-humble servante. Ah ! que je suis ravie ! que j'envisage un charmant avenir ! quels heureux momens ! quels heureux momens ! Je ne me sens pas de joie.

SCENE II.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COMMENT donc, Madame, on dit que vous mettez en joie tout le village ? est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir ?

LA GREFFIERE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette, j'ai reçu les plus agréables nouvelles.....

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, Madame.

LA GREFFIERE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la du Verger pour moi.

LISETTE.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

LA GREFFIERE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette, nous y touchons du bout du doigt, ma chère enfant.

LISETTE.

Hé, à quoi, Madame ?

LA GREFFIERE.

A cet heureux temps que la du Verger m'a tant promis, à la fin du siècle, & à mon bonheur.

LISETTE

Hé, qu'a de commun la fin du siècle avec votre bonheur, Madame ?

LA GREFFIERE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci ; mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets !

LA GREFFIERE.

Je suis déjà veuve, premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Et je ne le serai pas long-temps, encore.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

LA GREFFIERE.

C'est la saison des révolutions, que la fin des siècles, & tu vas voir d'assez jolis changemens dans ma destinée.

LISETTE.

Hé, quels changemens, encore ?

LA GREFFIERE.

Je serai, dès aujourd'hui, femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition ! cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, & vous en avez toutes les manières.

LA GREFFIERE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Hé ! quel heureux petit Seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition ?

LA GREFFIERE.

Le petit Comte, ma chère Lisette, le petit Comte.

LISETTE.

Qui, le petit Comte ? celui qui étoit amoureux de votre nièce ?

LA GREFFIERE.

Dis qu'il feignoit de l'être pour s'approcher de moi.

LISETTE.

Ah, le petit fourbe !

LA GREFFIERE.

Nous avons bien conduit cela, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Hé, qu'étoit-il beſoin de conduite là-dedans? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIERE.

L'agrément du myſtère, mon enfant, l'agrément du myſtère; j'avois même deſſein qu'il m'enlevât. Oh! je crois que c'eſt un grand plaiſir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a ſon mérite, aſſurément.

LA GREFFIERE.

Nous nous ferions mariés en cachette, *incognito*, ſous ſeing privé, pour éviter les manières bourgeoiſes.

LISETTE.

Cela étoit noblement penſé.

LA GREFFIERE.

Mais le plaiſir de faire enrager de près mon beau-frère le Procureur, qui eſt un fort impertinent perſonnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma ſœur & de ma nièce, & de jouir par mes propres yeux du déſeſpoir de toutes les femmes de ma connoiſſance, nous a fait prendre la réſolution de faire ce mariage à leurs barbes. Oh! cela eſt bien ſatisfaiſant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raiſon.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte va arriver, & en poſte, même; ſon valet-de-chambre eſt déjà ici : cette affaire-là ſera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le ſeroit-elle point déjà, Madame? Voilà votre ſœur & votre couſine qui me paroiſſent bien échauffées.

SCENE III.

Madame BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, LISETTE.

Madame BLANDINEAU.

QU'EST-ce que c'eſt, donc, ma ſœur? Il ſe répand un bruit dans le village qui me paroît des plus ſurprenans.

L'ELUE.

Et à moi de plus ridicule.

LA GREFFIERE.

En quoi, donc, ridicule ? Et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, Mesdames ?

Madame BLANDINEAU.

Que vous allez épouser M. le Comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh ! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIERE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà Comtesse, & grâces au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

Madame BLANDINEAU.

Comtesse, vous ? Vous Comtesse, ma sœur ?

LA GREFFIERE.

Dites Madame, Madame Blandineau, & Madame tout court, entendez-vous ?

Madame BLANDINEAU.

Madame, tout court ! Ah ! je n'en puis plus. Ma sœur Comtesse, & moi Procureuse ! Un siège, & tôt, dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame ; holà donc, Madame !

L'ELUE.

Vous seriez Comtesse, vous, ma cousine la Greffière ?

LA GREFFIERE.

Ah ! plus de cousinage, Madame l'Elue, plus de cousinage.

L'ELUE.

Un fauteuil aussi : tôt, du secours ; à moi, Lisette.

LISETTE.

Oh, par ma foi, donnez-vous patience.

L'ELUE.

Je m'affoiblis, je suffoque, j'agonise, & je m'en vais mourir de mort subite.

Madame BLANDINEAU.

Ecoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve. Vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon aînée, c'a toujours été votre fureur ; mais je me séparerois d'avec mon mari, s'il me laissoit avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'ELUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci, il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIERE.

Oh ! remuez-vous, remuez-vous, je me remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement ! Voilà une famille bien e millante !

LA GREFFIERE.

Mais, vraiment, je les trouve admirables ! elles m'empêche-

tont de m'élever, de faire fortune? ces bourgillonnes-là font fi ridicules.....

Madame BLANDINEAU.

Bourgillonnes, Madame l'Elue, bourgillonnes!

L'ELUE.

Ah, ciel! bourgillonne, moi qui fuis, par la grâce de Dieu, fille, fœur & nièce de Notaire, & femme d'un Elu, ma coufine.

Madame BLANDINEAU.

Et moi, ma coufine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant, qu'en nippes & bijoux. Je fuis dans une colère.....

L'ELUE.

Et moi dans une rage.....

LA GREFFIERE.

Oh! je deviendrai furieufe, moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Hé, là, là, Mefdames, un peu de modération, voulez-vous donner à rire à tout le village? Voilà cette groffe Marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous favez, n'eft pas une bonne langue.

SCENE IV.

Madame BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, Madame CARMIN, LISETTE.

Madame CARMIN.

BON jour, ma chère Madame Blandineau.

Madame BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très-humble fervante.

Madame CARMIN.

Je ne puis pas être de votre fouper, je m'en retourne à Paris; je viens prendre congé de vous, mes chers enfans.

LA GREFFIERE.

Ah! ne partez que demain, je vous prie; vous ne me refuferez pas d'être témoin.....

Madame CARMIN.

Je ne puis différer mon départ. Je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclufion avec impatience; elle eft finie, il faut que je parte.

L'ELUE.

Hé, quelle affaire, Madame Carmin? font-ce des laines d'Hollande, d'Angleterre, qui vous arrivent?

Madame CARMIN.

Ah! fi donc: rien moins que cela, Mefdames. Je quitte le

négoce, je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est; j'achète une charge à mon mari, je me fais Présidente.

Madame BLANDINEAU.

Vous, Présidente, Madame Carmin?

Madame CARMIN.

Moi-même.

L'ELUE.

Madame Carmin Présidente!

Madame CARMIN.

Oui, Madame.

LA GREFFIERE.

Et moi, Comtesse, Madame Carmin.

Madame CARMIN.

Vous, Comtesse, Madame?

LA GREFFIERE.

Oui, Madame la Présidente.

Madame CARMIN.

J'en suis ravie, Madame la Comtesse.

Madame BLANDINEAU.

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ELUE.

Il y a pour en mourir, je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Hé! Madame Carmin remplira bien cette place-là.

Madame CARMIN.

Oh! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIERE.

Il sera bon d'être de vos amies.

Madame CARMIN.

Ce n'est qu'une Charge de campagne, à la vérité, & dans une Election d'une très-petite ville du côté d'Etampes; mais il y a de grands agrémens, de grandes prérogatives.

L'ELUE.

Hé! quelles prérogatives, Madame?

Madame CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement, il n'y a, je crois, dans toute la Juridiction, ni Procureurs, ni Avocats, ni Conseillers même, & M. le Président peut se vanter qu'il est lui seul toute la Justice; cela est fort beau, Mesdames.

Madame BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir M. Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

Madame CARMIN.

Oh! je vous demande pardon, Madame Blandineau, il signera son nom fort librement, & avec un paraphe, encore, à cause de la Charge.

L' E L U E.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir ſigner, il faut juger auparavant.

Madame CARMIN.

Belle bagatelle! Il y a dans la ville un Tabellion qui règle tout, moyennant trente ou quarante francs par année; & puis quand on a bon ſens, bon eſprit, on n'a qu'à juger à la rencontre, c'en eſt aſſez pour des gens de province.

LISETTE.

Aſſurément, & les Juges les plus habiles ne ſont pas toujours les plus équitables.

Madame CARMIN.

Au bout du compte, ce n'eſt pas mon affaire. Je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me diſtingue. M. Carmin eſt un bon homme qui aime la retraite, la campagne: il jugera comme il pourra. Il vivra content dans ſa petite ville, & moi à Paris, comme une Préſidente.

LA GREFFIERE.

Et moi, comme une Comteſſe. Nous nous retrouverons, Madame la Préſidente.

Madame CARMIN.

Adieu, ma chère Madame Blandineau; à mon retour nous ferons enſemble quelque partie de plaiſir.

Madame BLANDINEAU.

Adieu, Madame Carmin, bon voyage.

Madame CARMIN.

Votre très-humble ſervante, Madame.

L' E L U E.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, Madame la Préſidente.

Madame CARMIN.

On vous les changera, Madame l'Elue. Adieu, mon agréable Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Adieu, ma chère Préſidente.

LISETTE.

Quelle politeſſe il y a parmi les femmes de qualité! Au bout du compte, voilà de belles fortunes! Une femme placée, une femme en charge.

Madame BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je ſuis au déſeſpoir; M. Blandineau en achetera une qui m'ennobliſſe, ou je ne le veux voir de ma vie.

L' E L U E.

M. l'Elu ceſſera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus ſa femme.

SCENE V.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, Madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure, & il faut qu'il crève une douzaine de Bourgeoises de cette affaire-ci.

LA GREFFIERE.

C'est mon beau-frère à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle, quand je lui parlois de devenir Comtesse; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amène M. Naquart.

LA GREFFIERE.

Ah! tu vas voir comme je le recevrai.

SCENE VI.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Hé bien, ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite? Quel est le fruit de vos réflexions?

LA GREFFIERE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frère, Monsieur Blandineau!

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de Monsieur, Madame, que je prends la liberté.....

LA GREFFIERE.

Bon jour Monsieur Naquart, bon jour. Vous m'aimez, on me l'a dit: je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis: vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur.....

LA GREFFIERE.

Mais, mon beau-frère, ne m'en parlez pas davantage. C'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh, pour cela non, c'est une des plus grandes perfections de Madame.

M. NAQUART.

J'avois cru, Madame.....

LA GREFFIERE.

Vous êtes un malcréant, Monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages...

LA GREFFIERE.

Les temps sont changés, Monsieur Naquart j'étois une sotte, une enfant, une imbécile : il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une heureuse foiblesse ; & si j'en avois été crue, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, Madame ?

LA GREFFIERE.

Oui, vraiment, il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue, & je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé, laissez courir à M. Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIERE.

Oh, pour cela, non, qu'il ne s'y joue pas ; je ne lui conseille pas d'insister là-dessus : mon étoile est terrible pour les maris ; & selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, & en très-peu de temps, & de qualité, même : voyez combien dureroit un pauvre diable de Procureur...

LISETTE.

Quoi, Madame, vous aimez M. le Comte, & vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence ?

LA GREFFIERE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette. C'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, Madame ? de vous être quelque chose ?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, Monsieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bon homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIERE.

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite ! Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, Monsieur Naquart, épousez ma nièce Angélique, c'est un autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

LISETTE.

Ah! ah! en voici bien d'un autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, Madame?

LA GREFFIERE.

Oui, sans doute, & vous me ferez plaisir, même. La pauvre enfant! il faut bien faire quelque chose pour elle. Je lui enlève M. le Comte, qui étoit son amant; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité, car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique!

LA GREFFIERE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant: M. Naquart est le mien, je le renvoie à elle, ce ne sera qu'une espèce de troc; & tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vîte pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Que je vais la réjouir!

SCENE VII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE.

M. NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, Madame.

LA GREFFIERE.

A vous donner ma nièce, Monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIERE.

Me dédire, moi, Monsieur Naquart, moi me dédire, une Comtesse manquer de parole! Ah! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plutôt dresser votre contrat & le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici M. le Comte.....

M. BLANDINEAU.

Mais, ce M. le Comte.....

LA GREFFIERE.

Ecoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect

devant lui, Monsieur Blandineau. Adieu, Messieurs les Procureurs, Madame la Comtesse est votre très-humble servante.

SCENE VIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

SON extravagance est au plus haut point, & je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné, qui n'a pas le sou.

M. NAQUART.

Je fais mieux ses affaires que personne, je suis son Procureur & son Curateur tout ensemble, & il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCENE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HÉ! venez, vîte, Monsieur, parler à Madame. La voilà qui étouffe, & qui va mourir, parce que Madame la Greffière va être Comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Elue est avec elle qui fait tout comme elle; elles s'affeient, elles se lèvent, elles se tourmentent, elles se lamentent; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

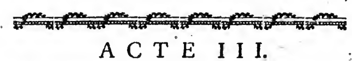
M. BLANDINEAU.

Oh, quel embarras, Monsieur Naquart! on ne voit que des folles, de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages, & si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, Monsieur Blandineau, & nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accomodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule & à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout-à-fait dans la suite.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE COMTE.

ANGELIQUE.

MONSIEUR le Comte, vous me défespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore!

ANGELIQUE.

Et vous croyez me le perfuader en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE.

Mais, que voulez-vous que je faffe? Vous êtes fans bien, je n'ai ni emploi, ni revenu; un procès que je viens de perdre, achève de me ruiner abfolument; ma naiffance & ma qualité me font même à charge dans la fituation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi-même de vous affocier à mon malheur?

ANGELIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureufe avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le ferai point du tout, je vous affure: ce n'eft point elle, c'eft fon bien que j'époufe, pour le partager avec vous.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point, Monfieur, je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! foyez sûre de tout mon cœur, il ne fera jamais qu'à vous; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGELIQUE.

Et vous ne m'épouferez point? Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! Laiffez-moi céder pour un temps à notre mauvaife fortune, pour nous en affurer une meilleure: nous fommes jeunes l'un & l'autre, votre tante n'a que très-peu de temps à vivre.....

ANGELIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous m'époufiez la première; ma tante a déjà été mariée, c'eft à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais, que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGELIQUE.

Nous nous aimerons, Monsieur le Comte, & je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angélique, adorable personne!

SCENE II.

ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, & aimez-moi davantage, Monsieur le Comte. Ah, te voilà ma chère Lisette! viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Hé bien, mort de ma vie, laissez-le faire, & épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. M. Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit M. Naquart, mon Procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce Procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante & lui sont déjà d'accord, cela ne dépend plus que de Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Oui. Oh bien, bien, Monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, M. Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union?

ANGELIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un & l'autre, & je serai veuve aussi-tôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh pour cela oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre?

ANGELIQUE.

Nous nous retrouverons, Monsieur, je vous donne rendez-vous quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGELIQUE.

C'est vous, Monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grâce.

ANGELIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais, voyez un peu pourquoi je n'aurai pas le même privilège que lui! cela est admirable.

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part & d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Hé bien, je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGELIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi j'épouserai M. Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir.....

ANGELIQUE.

Ah, qu'il est vilain, ma pauvre Lisette!

SCENE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGELIQUE, LISETTE.

M. NAQUART.

AH! c'est vous que je cherche, Monsieur le Comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, Monsieur, pour vous dire.....

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques momens avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire, comme vous la proposez, Monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGELIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, Monsieur?

M. NAQUART.

Oui, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Oh bien, Monſieur, ce ne ſera pas de mon aveu qu'elle ſe fera ; & à moins que M. le Comte n'ait l'impertinence d'épouſer ma tante, je ne ferai jamais la ſottiſe de vous épouſer, moi, vous pouvez compter là-deſſus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante

M. NAQUART.

Elle devroit me rebuter ; mais j'ai fait ſerment de vous rendre heureuſe, & je veux que ce ſoit M. le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je ſouhaite.

LE COMTE.

Moi, Monſieur ?

ANGELIQUE.

Oh, pour cela, je ſuivrai ſon exemple, qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laiſſez-moi lui parler, & allez nous attendre avec Liſette chez le Tabellion du village : vous y trouverez preſque toute votre famille. Si les contrats que je fais dreſſer vous conviennent, on les ſignera, ſinon.....

ANGELIQUE.

Ils ne me conviendront point, Monſieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGELIQUE.

Plus je les ouvrirai, Monſieur, & moins je voudrai de vous, j'en ſuis ſûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, ayez ſeulement la complaiſance de paſſer chez le Tabellion.

ANGELIQUE.

Je n'y veux point aller ſans M. le Comte.

LISETTE.

Hé, pourquoi non ? Allons, venez, on ne vous fera pas ſigner par force.

ANGELIQUE.

Au moins, Monſieur le Comte, ne vous laiſſez pas perſuader d'épouſer ma tante, j'épouſerois Monſieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCENE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

OH çà, Monſieur, nous voici ſeuls, parlez-moi ſincèrement. Que venez-vous faire ici?

LE COMTE.

Chercher un aſyle contre la misère où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet aſyle eſt la maiſon de Madame la Greffière, que vous venez épouſer, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'eſt mon deſſein. Elle a des rentes, des maiſons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître, je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achettent nos terres; ils uſurpent nos titres & nos noms mêmes: quel inconvénient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maiſons & dans nos charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre manière, ſi vous voulez ſuivre mes conſeils.

LE COMTE.

Hélas! Monſieur Naquart, ce ſont vos conſeils qui m'ont perdu: on me propoſoit un accomodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix; mais il ne ſe trouve que de jeunes Juges à une audience, & nous plaidons contre une jolie femme, le moyen d'avoir raiſon!

LE COMTE.

Ces réflexions ſont auſſi triſtes qu'inutiles, il n'y a point de retour. La ſeule choſe qui me reſte à faire, eſt de chercher les moyens de ne pas vivre miſérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter ſans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement?

LE COMTE.

Hélas! Monſieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuſe.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici Madame la Greffière, entretenez-la dans les fentimens où elle eft pour vous, & venez me joindre chez le Tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, Monfieur, le plutôt qu'il me fera poffible.

SCENE V.

LE COMTE, LA GREFFIERE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, Madame, il fera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIERE.

Mais, quel chemin aura-t-il pris? Je l'attendois du côté de la petite ruelle: outre que c'eft le plus court & le plus commode, la fympathie l'y devoit attirer, mon pauvre l'Olive.

L'OLIVE.

La fympathie fe fera trouvée en défaut, Madame.

LA GREFFIERE.

Hé! le voilà.

LE COMTE.

Madame.....

LA GREFFIERE.

C'eft donc vous que je vois, mon cher Comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir: quelle félicité! La fentez-vous bien, mon cher petit Comte, & m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE.

Vous ne pouvez, fans me faire tort, Madame, douter de la continuation de mes fentimens; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIERE.

Autant que mes charmes? Ah! Comtin, qu'ils foient éternels, je vous prie!

LE COMTE.

Ils le feront, je vous le promets, Madame.

L'OLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, Monfieur révouvellera d'amour, Madame.

LA GREFFIERE.

Mais, veillé-je; n'eft-ce point un fonge? fuis-je bien moi-même?

même ? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là ?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, Madame ; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIERE.

Mon cher Comtin ! Oh, il y a de l'étoile dans mon fait, & la du Verger me l'a toujours dit.

LE COMTE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Monsieur ?

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déjà bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Que dites-vous, aimable Comtin ?

LE COMTE.

Je dis, Madame.....

L'OLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Cela est vrai, le voilà tout je ne sais comment, il a l'air abattu.

L'OLIVE.

Oh, cela se remettra, Madame, cela se remettra.

LA GREFFIERE.

Oh, que oui. Je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons potages, & j'ai déjà dit qu'on lui fît de la tisane, de la tisane, Comtin.

LE COMTE.

De la tisane, à moi, Madame ?

LA GREFFIERE.

Oui, Comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, Madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec sa tisane.

L'OLIVE.

Pour moi, Madame, comme ma santé ne vous est pas si chère, il me faudra du vin, s'il vous plaît, & en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIERE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCENE VI.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LE MAGISTER, L'OLIVE.

LE MAGISTER.

MADAME, velà les filles & les garçons du village, avec les Menêtriers qui s'assemblont sous l'orme, & qui s'en allont faire un petit essaiement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire. Hé, parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIERE.

Non, qu'ils viennent ici, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en va vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drès l'abord, mais je tâcherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIERE.

Qu'on nous apporte ici des siéges. Allons, mon cher Comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, Madame, qu'est-ce que c'est que ceci?

LA GREFFIERE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée, un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, Madame?

LA GREFFIERE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siècle m'est heureuse; je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame assurément; & pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiète, & qui ne me laisse pas l'esprit dans une entière liberté.

LA GREFFIERE.

Allez donc, Comtin; mais ne tardez pas à revenir je vous prie.

LE COMTE.

Non, Madame. Suis-moi, l'Olive.

LA GREFFIERE.

Adieu, Comtin.

L'OLIVE.

Adieu, Comtine.

SCENE VII.

LA GREFFIERE, *seule.*

Le joli petit homme! il est fait pour moi, je suis faite pour lui; c'est l'amour assurément qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

Madame BLANDINEAU, LA GREFFIERE.

Madame BLANDINEAU.

Ma chère sœur, que je vous embrasse, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir Comtesse, félicitez-moi d'être Baronne.

LA GREFFIERE.

Vous êtes Baronne, ma chère sœur?

Madame BLANDINEAU.

Oui, ma chère Comtesse, c'est une affaire faite. M. Blandineau vend sa charge, & il donne quarante mille francs de la baronnie de Boîtortu; le marché est conclu, je ne suis plus Madame Blandineau, je suis la Baronne de Boîtortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIERE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur. Ma sœur la Baronne, votre sœur la Comtesse en est ravie, & voilà notre famille fort illustrée au moins.

Madame BLANDINEAU.

Notre cousine l'Elue mourra de chagrin, Madame la Substitute s'en pendra: nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIERE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, Madame la Baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grâce.

Madame BLANDINEAU.

Oh, voilà qui est fini, je vous l'accorde, Madame la Comtesse.

LA GREFFIERE.

M. Naquart épouse Angélique: si nous pouvions aussi le faire quitter! c'est un fort bon homme, & qui mérite assez de devenir de qualité.

Madame BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIERE.

D'un marquisat, ma sœur! d'un marquisat! M. Naquart Marquis! M. le Marquis Naquart! Cela seroit fort plaisant; mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

On entend une symphonie.

SCENE IX.

Madame BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, Madame; mais comme velà Monsieu le Tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer queuque chose, afin de n'être pas interrompus, & de ne pas interrompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble..

LA GREFFIERE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCENE DERNIERE.

M. & Madame BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

Cela est-il comme il faut, Monsieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, Madame. Vous n'avez qu'à lire, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION *lit.*

Pardevant Bastien Trigaudinet.....

LISETTE.

Hé, fi donc, lire, voilà du temps bien employé vraiment! Que vous avez peu d'impatience, Madame! vous serez Comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, Madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu.....

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIERE.

Ce cher mouton! Oh, il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en réponds. Donnez, donnez, Monsieur le Tabellion. Allons, à vous, Comtin. Signez, Monsieur Naquatt.

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous, je signe aveuglément, Madame.

LA GREFFIERE.

Vous risquez beaucoup, vraiment ! Dépêchez, ma nièce.

ANGELIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIERE.

Vous prenez le bon parti. Çà, ne signez-vous pas aussi, Monsieur le Baron de Boitortu ?

M BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût, & il y avoit long-temps que je souhaitois de vous voir la femme de M. Naquart, & de donner Angélique à M. le Comte.

LA GREFFIERE.

Oh bien, Monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis ; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est Madame Naquart, & c'est moi qui suis Madame la Comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, Madame, ça n'est pas comme ça. Quoique je ne soyons que Notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIERE.

Comment, cela n'est pas comme cela ? Vous êtes un sot, Monsieur le Tabellion, cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Hé non, Madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIERE.

Ouais, voici qui est admirable ! Lisette ?

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, Madame, il le sait mieux que vous ; c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIERE.

Monsieur Naquart ?

M. NAQUART.

C'est un quiproquo, Madame, une méprise, & cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIERE.

Difficile tant qu'il vous plaira ; M. le Comte, ni-moi, nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole : n'est-ce pas, Comtin ?

LE COMTE.

Non, Madame, je n'en serai point la dupe ; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIERE.

Comment, vous en profiterez, petit perfide ? Est-ce en profiter que de me perdre ?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, Madame, & je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIERE.

Oh, vous ne me posséderez point, Monsieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que M. le Tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, Madame?

LE TABELLION.

Ce seroit bien de la peine, au moins. Madame Naquart, ce seroit bien de la peine.

LA GREFFIERE.

Madame Naquart! On m'appelleroit Madame Naquart! j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera Madame la Comtesse, si vous voulez. La terre de M. le Comte est à moi, je la lui rends après ma mort; je lui assure tout mon bien: vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce, ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très-volontiers, Monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIERE.

C'est un accomodement qui change la chose, & pourvu que j'aie un équipage, & que vous ne soyez plus Procureur.....

M. NAQUART.

Vous serez contente, Madame.

LA GREFFIERE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Nous logerons ensemble, Madame la Baronne.

Madame BLANDINEAU.

Et nous prendrons un Suisse à frais communs, Madame la Comtesse.

LA GREFFIERE.

Oh, pour cela oui, très-volontiers. Je le savois bien que je serois de qualité, & que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez; mais je serai bientôt veuve. Allons, Monsieur le Magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper; & quand on aura servi, que le Maître-d'hôtel de ma sœur la Baronne nous avertisse en cérémonie.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Paysans & Paysannes, conduits par le Magister, viennent répéter la fête que Madame la Greffière a commandée.

PREMIER PAYSAN.

CÉLÉBRONS l'heureuse Greffière,
Qui lorsque le siècle prend fin,
Se fait, pour le siècle prochain,
Comtesse de la Naquatdière.
Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vitesse
Greffière, Comtesse
Fera son chemin?

Entrée de quatre Paysannes.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siècle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, Maîtresse fidelle,
Et des pistoles à foison!

Entrée de Paysans & de Paysannes.

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,
Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas:
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

LA FÊTE DE VILLAGE,

Entrée de Payſans.

PREMIERE PAYSANNE.

Que ſur notre ſimplicité
Chacun ſe forme & ſe modèle;
Toute notre félicité
Vient de cette ſimplicité:
Parure, attrait, gloire & beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que ſur notre ſimplicité
Chacun ſe forme & ſe modèle.

LE PAYSAN.

Que les maris ſeroient contens
De voir leurs femmes en griſettes!
Le bon exemple! ô l'heureux temps!
Que les maris ſeroient contens!
Moins les habits ſont éclatans,
Plus les fredaines ſont ſecrettes.
Que les maris ſeroient contens
De voir leurs femmes en griſettes!

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeſte ornement de nos mères,
Vertugadin, colet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs & de leurs manières,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeſte ornement de nos mères.

Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun reſſent la vérité
Du ridicule ici traité:
Tout eſt orgueil & vanité
Dans la plus ſimple bourgeoiſie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

Fin du divertiſſement.

Permis d'imprimer, ce 4 décembre 1787.
LARTIGUE, Juge-Mage.